

ple romain, si grossier et si dur qu'il fût, avait du moins des aptitudes à la civilisation, un fond de puissances latentes qui ne demandaient qu'à être éveillées et cultivées, des aspirations confuses vers l'ordre idéal. Si riche que soit une semence, encore faut-il qu'elle tombe dans un sol d'une certaine nature pour lever et devenir moisson. Si radieuse que soit la lumière, encore faut-il des yeux pour la voir. Si admirable que fut la civilisation hellénique, elle eût inutilement brillé sur le monde romain si celui-ci n'eût eu avec elle de secrètes harmonies, et n'eût été prédisposé à l'accueillir et à la laisser opérer en lui cette sorte de miracle, comparable à ce que fait la grâce dans la sphère morale. Et c'est là la grande différence entre les races latines et les races germaniques, signalée par¹ M. Santayana dans son ouvrage : *L'Erreur de la Philosophie Allemande* : « Le classicisme est précisément cette partie de la tradition et de l'art, qui, sans nous écarter de notre propre vie ni de la nature, nous les révèle dans toute leur profondeur et leur unité. Les efforts que l'on fait pour reproduire les particularités de l'antiquité prouvent qu'on n'en est pas l'héritier naturel, qu'on ne la continue pas instinctivement. L'on ne peut copier que ce que l'on n'a pas assimilé. Les héritiers naturels d'une religion ou d'un art ne songent pas à lui redonner de la vie ; ses accidents antiques ne les intéressent pas, ils en possèdent par nature la substance éternelle ».¹

Ainsi, les Romains possédaient par nature la substance éternelle de l'hellénisme : ils n'ont pas copié l'antiquité, ils se la sont assimilée. Combien il est difficile à analyser, ce travail intérieur par lequel l'esprit s'accroît selon ses lignes personnelles tout en profitant des richesses d'une longue tradition ! Le génie latin a reçu de la Grèce une discipline intellectuelle ; il a contemplé les modèles insurpassables qu'elle lui apportait ; il s'est laissé façonné

¹ Page 66.

¹ Loc. cit.